

sans lui rien demander, avait su l'amener à une confiance vainement sollicitée par de moins beaux yeux.

Le jour même du départ, il s'était passé à bord du *Britannia* une véritable comédie en plusieurs actes. Les mains dans ses poches, le visage blême et les cheveux rouges, un passager se promenait sur le pont. Sa bouche sourit; ses yeux clignent agréablement: toute sa personne exale un parfum de bonheur. Mais, grand Dieu! quel changement subit! Le malheureux balbutie, tremble, pâlit, va se trouver mal; on s'empresse autour de lui; on le soutient; on lui prodigue mille soins. Seule, une jeune fille, d'une adorable figure, semble rire de ce mal subit. Est-il possible qu'un cœur si insensible habite sous une si charmante enveloppe? Mais la scène change encore une fois: ce jeune homme et cette jeune fille se connaissent; leurs yeux se sont rencontrés, et par un mouvement sympathique, ils se lèvent, ils volent au-devant l'un de l'autre, et l'explication a lieu publiquement, *coram populo*. C'est encore l'histoire d'une jeune fille trop tendre et d'un amant trop volage; pauvre, mais honnête, Arabelle s'était munie d'une promesse de mariage en règle. Elle est Anglaise, son prétendu est Anglais, et en Angleterre la loi ne badine pas avec les promesses de mariage; Aussi Arabelle avait-elle vu sans crainte, au bout de quelques mois, l'aniour de son fiancé subir toutes les variations du baromètre conjugal. Le continent ne lui semblait pas un lieu de refuge assez sûr contre les droits d'Arabelle, celui-ci avait résolu de mettre l'Océan entre lui et le bonheur qui lui était promis. Mais le maladroit, pour mieux cacher ses projets de fuite, était redevenu aussi tendre que jamais. Arabelle ne s'était pas laissé tromper par ce beau fixe si subit. Un avare ne veille pas sur son trésor avec plus de patience qu'elle ne veillait sur son futur mari; elle avait deviné le plan sinistre qu'il roulait dans sa tête; elle sut que James devait partir sur le *Britannia*, et aussitôt elle se mit en mesure de le suivre avec son excellente mère, qui se fiait aveuglement au génie de sa fille. Une fois sur le *Britannia*, James se croyait hors de danger, hors de mariage, lorsque tout à coup il se retrouve en présence de son Ariane. Il ne lui restait plus qu'à s'exécuter de bonne grâce; il se plaignait même de la dure nécessité où il était d'attendre deux semaines peut-être avant de pouvoir tenir sa parole. Arabelle avait réponse à tout. Elle avait découvert à bord la présence d'un ministre protestant; elle prit James au mot, et les deux fiancés furent unis en présence de tout l'équipage.

Quand il fut marié, M. James devint excessivement jaloux. Il avait été amant infidèle, il devint mari défiant. Il passa sans transition de l'indifférence à l'amour, tandis que chez Arabelle s'opérait peut-être une révolution contraire. M. James put prendre un avant-goût des joies célestes qui lui étaient réservées.

Il y avait de tout à bord du *Britannia*: des aventuriers qui couraient après une fortune et une femme, deux choses qu'on dit plus faciles à attraper en Amérique qu'en Europe.

Il y avait un couple de Java, l'époux d'un âge et d'un abdomen respectables, l'épouse à l'œil étincelant, à la taille cambrée, à la chevelure qui faisait honte à l'ébène. On les avait surnommés l'hiver et l'été.

Il y avait un professeur de la faculté de Besançon, grand amateur de botanique, et jusqu'à un poète anglais qui avait osé traduire en vers les chansons de Béranger!

La littérature politique était mieux représentée que la poésie. Déjà connu par des succès que lui envient les noms les plus renommés d'Europe, M. Henri Wikoff a renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Il s'est jeté dans la politique; il s'est fait publiciste, homme de lettres. M. Wikoff vise au congrès, et il y arrivera; mais avant de siéger à Washington, il aura publié un grand ouvrage sur la France et ses hommes d'Etat les plus distingués, M. Wikoff s'est donné une noble mission: il prêche l'union entre la France et l'Amérique, et ses écrits ne peuvent qu'exercer une légitime influence sur les deux nations.

Enfin, pour clore la liste des passagers dont on peut dire quelque chose, il y avait trois pauvres prêtres catholiques parqués dans l'entrepont pour cause d'économie, séminaristes légers d'argent, mais riches de foi et d'espérance; natures molles, pâteuses et lymphatiques, sur lesquelles le mal de mer avait eu beau jeu.

Telles étaient leurs souffrances, que pendant toute la traversée ils n'ont vécu que de cornichons.

A tout seigneur tout honneur; au capitaine du *Britannia* appartient une dernière et honorable mention.

Marin intelligent, infatigable, maniant à sa volonté un bâtiment lent, paresseux et qui roule comme un poussah, poli avec tous ses passagers, aimable avec quelques-uns, charmant avec deux ou trois, un véritable gentleman de mer, tel est le capitaine Harrisson. Pendant une traversée de mille lieues, il n'a pas diné quatre fois à table, il n'a pas dormi deux heures de suite dans son lit. Pendant les premiers jours, tant que le *Britannia* a navigué dans les eaux de la Manche et sur les côtes dangereuses de l'Irlande, le capitaine n'a pas quitté le pont; ensuite c'étaient des courans, des brouillards, des grains et les fameux bancs de Terre-Neuve; c'étaient aussi des montagnes énormes de glace qui passaient majestueusement à côté du *Britannia*, et qui n'eussent pas mieux demandé que de l'écraser en passant.

Le capitaine Harrisson eût été trop heureux s'il n'eût eu qu'à veiller nuit et jour sur la sûreté de son navire, mais mille fois par jour il lui fallait répondre aux mêmes questions:—Capitaine, quel jour arriverons-nous?—Capitaine, aurons-nous bon vent demain?—Capitaine, combien filons-nous de nœuds?—Capitaine, je voudrais bien voir une baleine.

Enfin, le pauvre capitaine était un véritable martyr, et à chaque voyage il a les mêmes désagrémens en perspective. Tous les passagers se ressemblent, tous sont coulés dans le même moule, ils ne sont pas encore partis que déjà ils voudraient être arrivés; pour passer le temps, ils bavardent à tort et à travers, parfois même ils n'épargnent pas les conseils au capitaine; mais en pleine mer il est permis de tout dire, autant en emporte le vent. Que faire à bord quand on a accompli ses quatre ou cinq repas, fumé sa demi-douzaine de cigares, joué deux ou trois robbers de whist, que faire? il faut bien mettre à contribution la patience du capitaine, pour conjurer l'ennui qui vous assiège sans cesse. On se lasse de la mer, du ciel et des étoiles; on se lasse du grog le plus exquis; on se lasse même du délicieux sorbet; il n'y a qu'une chose au monde qui ne vous ennue jamais, c'est l'ennui que l'on cause soi-même aux autres.

CHARLES DE BOIGNE.

(A continuer.)

— Nous avons commencé pour ce numéro une revue de deux derniers mois, mais nous en retardons la publication, jus qu'à la prochaine livraison, pour faire place à la spirituelle chronique américaine de M. Charles De Boigne. Nos lecteurs nous en sauront gré, sans doute, et d'ailleurs la chronique canadienne est si maigre par le temps qui court qu'on peut bien embrasser un espace de trois mois pour lui donner le moindre intérêt. La revue du mois d'août vous a dit les faits et gestes, les plaisirs de la Capitale durant l'été: celle de novembre vous dira ceux de l'automne.

